

à l'oreille de la jeune fille, elle n'oubliait pas les promesses qui lui avaient été faites. Quant à M^{me} Dermont, elle semblait avoir entièrement oublié ce point important. Elle paraissait jouir d'une position très aisée ; d'ailleurs l'élégance suprême dont elle était environnée, son mépris pour les questions d'argent, rendaient difficile et même douloureuse à Marie la nécessité de lui rappeler ces promesses.

Bien souvent, tandis que M^{me} Dermont la couvrait de caresses, l'appelait sa jeune, son aimable amie, le cœur de la pauvre enfant battait du désir et de la crainte à la fois de lui parler enfin de la réalisation de cet espoir qui soutenait sa mère et elle-même ; hélas ! la parole expirait sur ses lèvres ; elle craignait d'être taxée d'orgueil, de paraître attacher trop d'importance à ce qui en avait peu sans doute aux yeux d'autrui, et chaque jour, honteuse de sa faiblesse, elle répondait au regard interrogateur de sa mère en baissant la tête.

M^{me} Dermont s'aperçut enfin des distractions et du trouble de la jeune fille et lui en demanda la cause. C'était là une occasion de s'expliquer que Marie ne laissa pas échapper. M^{me} Dermont l'écouta sérieusement et lui répondit :

— Cher oiseau des bois, vos vers sont charmants, il est vrai, mais ils ne me paraissent pas assez parfaits pour les livrer à la publicité. Il faut travailler à en faire d'autres sous ma direction et je vous promets le succès. Maintenant, venez m'embrasser et je vous apprendrai une grande nouvelle qui vous fera plaisir, je pense. C'est que je vais passer ici tout l'hiver. Eh ! chère mignonne, c'est vous qui êtes la cause de cette détermination.

Ne serai-je pas mieux ici avec vous, à l'abri de votre amitié, que dans Paris où j'ai souffert, où l'on m'a méconnue, dont enfin, mon meilleur ami est absent encore. Vous me chanterez, bel oiseau, vous me garantirez de la froidure